

Aragon

Préface à *Une Saison en Enfer* (1930)

Rimbaud, Arthur, 1854-1891, entre ces deux dates l'existence le définit. Son enfance, ses fugues, l'enthousiasme pour la Commune, les poèmes envoyés à Banville, la rencontre de Verlaine, une vie misérable et scandaleuse, le fait-divers de Bruxelles, le préceptorat à Stuttgart, puis la disparition, les voyages, Java, le Harrar, et ce retour pour crever. J'imagine que rien ne peut révolter un homme comme la considération de sa propre biographie, comme la possibilité laissée aux autres d'établir cette biographie. Sade jouit de ce privilège extraordinaire pour quelqu'un de sa célébrité qu'il n'existe de lui que des portraits apocryphes : il n'est donné à personne de contempler les traits véritables du divin marquis. Lautréamont a réussi en mourant à disparaître mieux encore, pas un ami, pas un témoin qui pût établir l'emploi de ses journées. Rimbaud, lui, a laissé derrière soi une meute, celle qu'il fuyait, celle dont le souvenir aux derniers jours suffisait à le mettre dans des rages terribles. Il n'a pas pu dissimuler assez de lui-même pour que les commentateurs abandonnent la reconstitution du monstre,

à la façon des paléontologistes qui déduisent d'un seul os le squelette, et la couleur des géants disparus.

Le tragique du sort fait à Rimbaud est le tragique de la gloire, cette exploitation de la pensée par une société anonyme. Les courtiers de cette société ont inscrit sur le prospectus tout ce qu'ils jugent susceptible de lancer leur produit, ou bien, et c'est ici le cas, ces revendeurs de renommée avaient des intérêts dans plusieurs entreprises et ils ont cru habile de lier le destin de *l'affaire* Rimbaud à celui d'une autre valeur qu'ils avaient en portefeuille. Il arriva qu'une bande de fripouilles, dans le mystère qui entourait les dernières années du poète, trouva son compte pour échafauder une légende qui dure encore, malgré l'indignation de quelques-uns, et l'effronterie de la falsification. Il y a dans toute l'histoire de la découverte de Rimbaud par ses exploiters une ignominie qui rappelle les sordides, les abominables aventures des chercheurs d'or. Je lègue ce sujet aux écrivains de vies romancées: comment une fille dévote et crétine apprend au fond de sa province qu'il y a des gens de Paris pour accorder du génie à son frère, le cerveau brûlé; comment avant de venir à lui en trouver elle-même, elle l'a vu mourir (à ce moment, dit Claudel, elle ignorait tout des livres de son frère), elle a épié son délire sans y rien comprendre, interprété comme le font les familles dans le sens du catéchisme ce que dicte la fièvre, où mille mots sont pieusement ignorés des parents qui écoutent; comment elle a quémandé les renseignements, et, vieille fille occupée de l'homme, passant de Jésus à son frère, comment elle est entrée en correspondance avec une sorte de requin naguère anarchiste, piètre sculpteur qui

s'improvise écrivain, Paterne Berrichon, qui flairant l'héritage propose à Isabelle Rimbaud *sans l'avoir jamais vue* de l'épouser et l'épouse; comment ce couple maquignonne avec un agent consulaire la version officielle du catholicisme de Rimbaud, et comment ce Paul Claudel, aujourd'hui ambassadeur, profite de l'occasion pour faire tourner à la gloire de son Église le poète irréductible dont il sait bien que la pensée sera un jour, si on ne triche pas à temps, un danger véritable pour cette église même. Jadis les prêtres faisaient des saints avec des rois morts pour engager dans leur voie les rois vivants. De nos jours les rois ne sont plus grand-chose. On recommence le coup avec les poètes, les penseurs. Il s'agit de prouver que Rome ne brûle pas seulement ceux qui font la grandeur humaine. Il s'agit de les annexer et donc, au travail! Le truquage est le fort de ces hommes rompus à la sophistique chrétienne, de ces hommes qui parlent couramment des *preuves* de l'existence de Dieu. En attendant, il faut surtout subtiliser les pièces du procès qui pourraient infirmer la thèse catholique: il est certain que sur les conseils de Claudel, le couple Berrichon enterra deux poèmes blasphématoires, et tenta d'escamoter *Un cœur sous une soutane* publié ces dernières années; puis vinrent le maquillage des lettres, la destruction des photographies, la falsification des comptes de famille; les années passant, les souvenirs d'Isabelle devenaient plus nombreux et plus précis. Elle se mit à écrire, la niaise. Et Paterne, le sinistre Paterne, ivrogne et bafouilleur, qui n'appelait plus autrement le beau-frère mort qu'il n'avait jamais connu, pouvait me confier, la larme à l'œil: « Dire que j'ai vécu pendant toute la guerre des droits d'Arthur! Est-ce

beau? » Ah oui, c'est beau, ce monde dont il n'est pas possible de sortir, même en foutant le camp à l'autre bout, même en crevant, ce monde, cet enfer dont en 1873 d'un coup d'œil le poète avait fait le sanglant inventaire.

*

Une Saison en Enfer. La place singulière de ce poème que dans leur langage spécial les critiques ont coutume de considérer comme une confession, la place singulière de ce poème dans la vie de Rimbaud au bout de sa prétendue carrière poétique, à la veille de cette vie nouvelle sur laquelle l'insuffisance des renseignements permet de bâtir la légende, cette place singulière devait faire que ce fût à l'exégèse de ce poème singulier que les falsifications s'appliquassent d'abord. Et cependant pour y trouver l'alibi désiré, l'espèce de preuve morale de la probabilité d'une conversion du poète, que ne fallait-il pas négliger!

... Je ne me vois jamais dans les conseils du Christ; ni dans les conseils des Seigneurs, – représentants du Christ.

... Je n'ai jamais été chrétien; je suis de la race qui chantait dans le supplice; je ne comprends pas les lois; je n'ai pas le sens moral.

... les anachorètes? Des artistes comme il n'en faut plus.

Oui, le vrai est là: il n'a jamais été chrétien. Mais qu'importe à ces ecclésiastiques habitués à introduire partout où ils passent, au milieu des nègres ou des esquimauds, le mythe de l'Immaculée Conception dans les récits des natifs, ou l'arche de

Noë, ou n'importe laquelle de leurs misérables inventions, pour saintement démontrer l'universalité de leur religion? Il n'a jamais été chrétien. Ça ne les empêchera pas d'entendre à travers leur dictionnaire évangélique les mots que Rimbaud prononce sans précaution. Le sens chrétien de ces mots, du mot Dieu par exemple, une fois écarté que reste-t-il qui ne soit à la honte de ce Christ qui veut qu'on rende le tribut à César, ce Christ dont les seigneurs sont les représentants? N'oubliez pas: Rimbaud *est d'une race inférieure*. Y a-t-il dans tout ce qu'il a écrit, dans tout ce qu'il a laissé échapper qui permette de croire qu'il ait jamais pu être du côté de la barricade où se tiennent *les blancs*? « M. Prudhomme est né avec le Christ », et de nos jours il se nomme Claudel. Voyons comment, dans la préface aux *Œuvres d'Arthur Rimbaud** ce diplomate se tire d'affaire pour ce qui est de la période qu'il définit lui-même (en note)**.

« *Troisième période. – J'ai déjà cité souvent la Saison en Enfer. Il me reste peu de chose à ajouter à l'analyse définitive que Paternè Berrichon a faite de ce livre si sombre, si amer, et en même temps pénétré d'une mystérieuse douceur...* » *Définitive* est charmant, mais ne l'interrompons pas: « *Là, Rimbaud arrivé à la pleine maîtrise de son art, va nous faire entendre cette prose merveilleuse tout imprégnée jusqu'en ses dernières fibres, comme le bois moëlleux et sec d'un Stradivarius, par le son intelligible. Après Chateau-*

* Mercure de France (1912). (Note de l'auteur)

** « C'est ici que Rimbaud a voulu sur la route de Dieu dans une sorte d'attente suspicieuse. » (Paul Claudel). (Note de l'auteur)

briand, après Maurice de Guérin, notre prose française, dont le travail en son histoire si pleine, et si différente de celle de notre poésie, n'a jamais connu d'interruption ni de lacune, a abouti à cela. Toutes les ressources de l'incidente, tout le concert des terminaisons, le plus riche et le plus subtil qu'aucune langue humaine puisse apprêter, sont enfin pleinement utilisés. Le principe de la « rime intérieure », de l'accord dominant, posé par Pascal, est développé avec une richesse de modulations et de résolutions incomparable. Qui une fois a subi l'ensorcellement de Rimbaud est aussi impuissant désormais à le conjurer que celui d'une phrase de Wagner. — La marche de la pensée aussi qui procède non plus par développement logique, mais, comme chez un musicien, par dessins mélodiques et le rapport de notes juxtaposées, prêterait à d'importantes remarques. »

Ainsi s'exprime l'homme de l'art, et j'imagine qu'on le prend en Angleterre pour un grand écrivain, car l'ambassadeur est viande d'exportation. Cependant je ne sais ce qui est le plus confondant de ce pathos musical, de Stradivarius à Wagner, en passant par les bons auteurs catholiques Chateaubriand et Guérin, avec ces concerts, ces modulations, ses notes juxtaposées (et comment voudriez-vous qu'elles tinssent, les notes?) ; ou du point de vue national de l'employé du Quai d'Orsay sur l'histoire de la *prose* française, dont le *travail* n'a jamais connu de lacune ni d'interruption, par opposition à l'histoire de *notre* poésie, opposition ici particulièrement intéressante, quel esprit distingué ce Monsieur Claudel! (et faut-il admettre que cette chose vivante, ce cri, cette fureur, soient avec une pareille satisfaction maniaque considérés comme l'aboutissant du *travail*

de nos prosateurs? Dégoûtant spectacle) ; ou encore cette dernière phrase piteuse, où l'on constate, pour parler clairement, que la pensée de Rimbaud pourrait donner lieu à d'importantes remarques. Là-dessus le préfacier va à la ligne: « *Je pose la plume, et je revois ce pays qui fut le sien...* » et nous avons droit à une description. Ce pays qui fut le sien, et qu'il détestait, ce pays... mais n'ai-je pas entendu le nom de Mézières? Mézières où le jeune Rimbaud s'est un jour rendu pour voir les Prussiens, et ce spectacle l'a tout ragaillardi, écrit-il le lendemain, le bon Français. Ah comme il l'a haïe, cette France (*j'ai horreur de la patrie*), cette Ardenne dont on veut à l'occasion réchauffer la sotte poésie d'ardoise et de ciel tendre; et qu'on vienne de Charleville pour rapporter que *c'est là qu'il repose sous un blanc tombeau de petite fille** en dit long sur la compréhension qu'a de Rimbaud celui qu'on donne pour le représentant de Rimbaud sur terre. De Rimbaud qui appelait sur sa patrie, sur ses concitoyens, l'orage du canon, et la botte allemande. De Rimbaud, qui courait à Paris se joindre aux Communards; de Rimbaud... avez-vous remarqué l'emploi du mot français chez Rimbaud:... *la terreur n'est pas française... ce serait la vie française, le chemin de l'honneur...* à chaque fois la lèvre de celui qui parle se crispe, *française*, et le ricanement en dit long sur ce qu'il n'est pas besoin de préciser. Imaginez-vous que la pensée de Rimbaud n'est pas réductible à l'emploi de quelques incidentes, que cette pensée n'est pas purement incidente. « *Les*

* « un blanc tombeau de petite fille » (Paul Claudel). (Note de l'auteur)

gens de l'Église diront: c'est compris. Mais vous voulez parler de l'Éden... » Il les avait vu venir. Il savait sans doute qu'il n'y a rien à faire contre cet ennemi-là tant que cet ennemi est debout. Mais patience, l'ennemi sera terrassé. Verrons-nous ce jour? « *Ah la science ne va pas assez vite pour nous!* » Rimbaud interprété a passé dans le bazar poétique de Claudel qui se sert de son nom comme rime et lui fait jouer un petit numéro au cours d'une messe à sa façon. Enfant de chœur, on devient enfant de chœur à tout âge, avec le visa de son Excellence. « *Oui, l'heure nouvelle est au moins très sévère* », l'enfer continue, personne ne s'est évadé. Rimbaud sert. Enfin. Il sert à tout ce qu'il a combattu, fui, détesté. « *La domesticité mène trop loin* », n'est-il pas vrai? Mais ceci va finir. Le pouvoir du Christ n'aura pas beaucoup gagné à l'aventure. Ce qui importe ici est, au-delà de l'incroyable abus, le mécanisme de l'abus. Nous voyons devant nous se former, puis avorter une de ces légendes chrétiennes qui ont permis la survie de la machine romaine, du crucifié à Jeanne d'Arc. La honte de Lourdes a pour pendant le scapulaire accroché à Rimbaud par des mains tachées d'encre. Que ceci serve à confondre cette prétraille et cette police surprises la main dans le sac, avant que sur la *petite* tombe de Charleville des hystériques aillent demain se faire miraculer.

*

Une Saison en Enfer marque quand le dix-neuvième siècle commence à décliner, la liquidation du compromis poétique qui avait rendu acceptable aux romantiques, tout compte fait

de leurs écarts de langage, la vie *française*, le bonheur établi. C'est à cet égard que ce texte constitue un véritable danger social, auquel, on l'a suffisamment vu, la résignation chrétienne ne suffit pas à remédier. Il n'est plus permis d'ignorer le dilemme rimbaldien du fait qu'il a été posé, et il n'est plus possible, de ce fait, que l'activité poétique soit exercée encore à titre de jeu. Désormais, la poésie engage l'homme dans sa vie, et l'homme n'est rien qui n'est pas d'abord venu au bord de ce gouffre où Rimbaud fatalement le mène. Il n'est pas dit, comme un peu facilement pas mal de gens concluent, que Rimbaud ait connu la réponse à la question posée. Il n'est pas sûr que la conséquence de la pensée rimbaldienne doive être cette évasion, qui est tout ce qu'on veut retenir de l'histoire, ce qui enivre et enchante la jeunesse lyrique qui assurément ne s'évadera pas. Mais il est certain que tout homme qui s'est pris à discuter la signification de la vie maintenant empruntera cette voie à travers l'enfer humain où retentit la parole d'Arthur Rimbaud: *Cela s'est passé. Je sais aujourd'hui saluer la beauté.*

L'alchimie du verbe: ce chapitre d'*Une Saison en Enfer* permet seul de pénétrer le sens de ce qu'il sonne si curieusement de nommer cet ouvrage. Les hommes qui se sont attachés au problème de l'expression, même alors que leur pensée s'exprime au-delà de ce problème, on ne peut les entendre que si on connaît les règles de leur grammaire mentale. C'est ainsi que l'alchimie du verbe nous ouvre cet étrange dictionnaire qui n'est ni le Larousse ni le Glossaire évangélique, mais l'introduction à toute poésie, et ce qui est extraordinaire, unique, et presque impossible à croire, l'introduction à toute conscience